

INTRODUCTION

Jean-Claude HAELEWYCK
Université de Louvain, Louvain-la-Neuve

En 2008, la collection *Études syriaques* avait consacré son cinquième volume à l'Ancien Testament syriaque. Le moment est enfin venu d'aborder le domaine du Nouveau Testament.

Comme le montrera la dernière contribution de ce volume, la découverte du syriaque en Occident s'est faite de manière progressive. Elle commence à l'époque du 5^e concile du Latran (1513-1515). Dans un premier temps, on a considéré le syriaque – ou le chaldéen, comme on disait alors – comme le meilleur reflet de la langue araméenne de Jésus et on a même envisagé la possibilité que l'Évangile de Matthieu et l'Épître aux Hébreux aient eu un original araméen. Ces différentes hypothèses sont encore parfois défendues aujourd'hui, mais l'approche est plus apologétique que critique.

Il n'est pas inutile, en préambule, de présenter en quelques lignes chacune des versions syriaques du Nouveau Testament. On distingue cinq versions proprement syriaques¹ du Nouveau Testament : le *Diatessaron*, les Vieilles versions syriaques, la Peshitta, la Philoxénienne et la Harkléenne. Toutes reposent sur des modèles textuels grecs. Le *Diatessaron* est le nom donné par Eusèbe de Césarée à une compilation des quatre Évangiles en un seul document (appelé « Harmonie des Évangiles ») réalisée par un auteur syrien du nom de Tatien. Celui-ci, en combinant des versets conservés par un seul évangéliste (Matthieu, semble-t-il) avec ceux conservés par un autre, a disposé presque toutes les péripécies des Évangiles en un seul récit appelé *Diatessaron* (διὰ τεσσάρων « à travers [les] quatre [Évangiles] »). La langue d'origine (le grec ou le syriaque) est encore une question débattue. L'œuvre originale est perdue, mais elle subsiste dans des manuscrits rédigés

1. Les manuels de critique textuelle ont coutume de présenter en même temps que les versions syriaques la version christo-palestinienne ou melkite, mais la langue des textes n'est pas du syriaque, même si c'est une forme dérivée de son alphabet qui a servi pour les écrire.

en une vingtaine de langues ou dialectes. C'est le texte que l'Église syriaque a utilisé comme texte standard jusqu'au ^v^e siècle. Le *Diatessaron* contient de nombreuses leçons reflétant le type de texte grec dit « occidental »².

Deux manuscrits, découverts au Sinaï et au Wadi Natrûn, transmettent une forme du texte syriaque des Évangiles antérieure à celle de la Peshitta. C'est la ^{vi}^e version syriaque dont on situe la composition dans les premières ^{années} du ⁱⁱⁱ^e siècle, à savoir à l'époque des plus anciennes traces des ^{vi}^e versions latines, avec lesquelles elles partagent des leçons du texte dit occidental. Tout récemment le texte inférieur de deux palimpsestes du Sinaï a été identifié comme étant des fragments d'un troisième manuscrit de la Vieille syriaque des Évangiles. En tradition directe, aucun vestige de la Vieille syriaque n'a été conservé pour les Actes et Paul ; on en a cependant des traces dans la tradition patristique. La question des rapports littéraires et chronologiques entre le *Diatessaron* et la Vieille syriaque n'est plus aussi âprement débattue que par le passé, mais des questions non résolues demeurent.

La Peshitta est la version biblique (de l'Ancien comme du Nouveau Testament) reçue aujourd'hui dans les Églises syriaques. Son nom Peshitta signifie « simple, claire » ou « largement diffusée, vulgate ». Elle ne contient ni les petites Épîtres catholiques (2 Pierre, 2 et 3 Jean, Jude) ni l'Apocalypse. Elle a aussi quelques « lacunes » (dont la péricope de la Femme adultère en Jn 7,53 - 8,11). Son texte est transmis par des centaines de manuscrits (dont le texte varie très peu). De quand date-t-elle ? Le plus ancien manuscrit est datable de 463/464 (Paris, BnF syr. 296). Puisqu'elle est acceptée par toutes les Églises syriaques, elle doit être antérieure à 431, date de la division de l'Église syriaque en deux courants théologiques opposés (miaphysites et diphysites). Voilà les deux données sûres, le reste est conjecture. Le texte grec dont témoigne la Peshitta est un type de texte mixte où apparaissent à peu près à parts égales des leçons occidentales et des leçons byzantines.

En 508, l'évêque syro-oriental monophysite Philoxène de Mabboug (Hiérapolis en Syrie) confia la charge de réviser la traduction syriaque faite sur le grec à son chorévêque Polycarpe. L'intention était de revoir la

2. Les guillemets signifient que ce type de texte grec n'a pas une origine occidentale, mais seulement qu'il a été d'abord connu par des témoins occidentaux. Pour les Évangiles, ce texte particulier serait déjà celui que cite Justin (Rome, vers 150), celui qu'utilise Tatien vers 170 ; pour Luc, c'est le texte du modèle de Marcion (Rome, vers 140) ; pour Jean, c'est un texte qui préexiste à Héracléon (Rome, vers 160) ; pour les Évangiles et les Actes, c'est le texte que cite Irénée (Lyon, 170-200) ; enfin, c'est le modèle de la *vetus latina* (dont les plus anciennes traces se situent en Afrique du Nord, aux alentours de 200). Ce type de texte a dû naître entre 110 et 140. Mais le consensus est loin de régner sur toutes ces questions.

Peshitta afin de corriger les erreurs ayant des conséquences théologiques (ainsi en Mt 1, 1, 18 ; He 5, 7 ; 10, 5) et de traduire les livres qui ne l'avaient pas encore été, à savoir les petites Épîtres catholiques, l'Apocalypse, ainsi que la péricope de la Femme adultère. Cette version n'a pas survécu en tradition directe, mais on en a des vestiges dans les citations qui parsèment les œuvres de Philoxène. Elle n'a été utilisée que par les Syriaques orientaux et elle-même a subi une révision (qui a donné la Harkléenne) ; voilà sans doute les raisons probables de sa disparition.

Thomas de Harkel, lui aussi évêque de Mabboug, réalisa en 615-616 une révision de la Philoxénienne sur la base de quelques manuscrits grecs (appartenant au texte standard byzantin). L'intention de Thomas était de donner une traduction-miroir du grec, accompagnée d'un appareil éditorial (astérisques et obèles) et de notes marginales en grec et en syriaque. La Harkléenne était donc une édition critique avant la lettre. Avec le temps, l'appareil critique n'a plus été compris ; d'où apparition d'erreurs nécessitant que la Harkléenne subisse à son tour quelques révisions.

Les deux premières contributions s'intéressent au canon syriaque des livres bibliques néotestamentaires considérés comme authentiquement inspirés. Rappelons que dans les différentes Églises chrétiennes, le canon, à savoir la liste des livres reconnus comme faisant autorité, ne s'est pas immédiatement imposé partout de la même manière. Dans le monde catholique, ce n'est qu'au concile de Trente que le débat a été clos, et à l'époque de la Réforme bien des questions restaient encore en suspens. Rien de surprenant que dans l'Antiquité chrétienne la situation **était** encore plus hétérogène.

mod. 2 

La contribution de David Phillips, au titre volontiers provocateur (« Les canons des Nouveaux Testaments en syriaque »), commence par comparer les traditions syriaques aux traditions grecques. Il analyse ensuite l'ordre des livres bibliques tels qu'il se présente dans les listes canoniques qui nous ont été transmises, et le statut particulier des petites Épîtres catholiques (2 Pierre, 2 et 3 Jean et Jude) dans la tradition syriaque et les questions suscitées par leur inclusion ou leur refus. Mais la différence massive, c'est bien sûr l'absence de l'Apocalypse.

C'est à l'Apocalypse seule que l'article de David Taylor (« L'Apocalypse de Jean en syriaque : des origines à Diamper ») est consacré. L'Apocalypse n'a jamais constitué une partie du canon néotestamentaire de l'Église de l'Est, jusqu'à ce qu'elle ait été imposée aux Indiens du Kérala, au synode de Diamper, à la fin du XVI^e siècle. Le 24 juin 1599, le synode déclara qu'il fallait inclure dans les versions locales de la Peshitta les textes contenus dans l'édition de la Vulgate (en ce compris la péricope de la Femme adultère

en Jean). La traduction en a été confiée au jésuite François Roz (1557-1624). Les bibles produites, depuis le début du XVIII^e siècle, pour les chrétiens au Kérala et au Moyen-Orient par des imprimeries catholiques et protestantes ont joué un grand rôle dans la diffusion de ce nouveau canon.

Jan Joosten (« Le *Diatessaron* syriaque ») présente le travail de Tatien qui vers 170 réunit en une seule narration continue le texte des quatre Évangiles. Il analyse brièvement les principaux témoins du *Diatessaron* (fragment de Doura-Europos, citations patristiques, *Diatessaron* arabe, *Codex Fuldensis*, etc.), puis ses sources (Peshitta de l'Ancien Testament, un « cinquième évangile » araméen ?). L'attestation textuelle du *Diatessaron* confirme dans les grandes lignes, dit-il, son origine orientale. L'analyse des sources montre que Tatien avait conçu sa composition comme une œuvre syriaque destinée à une communauté syrophone. Le *Diatessaron* n'a donc pas été écrit originellement en grec comme on a pu le penser.

Jean-Claude Haelewyck (« Les vieilles versions syriaques des Évangiles ») présente d'abord les différents témoins qui nous ont transmis les vieilles versions syriaques, aujourd'hui identifiées comme Sinaïtique, Curetonienne et Nouveau Fonds. Malgré leurs divergences, ces témoins remontent à une unique version dont la composition doit se situer vers 200. Il présente et discute les différentes hypothèses qui ont été proposées pour résoudre la question des rapports chronologiques entre les vieilles versions syriaques et le *Diatessaron*. Sont ensuite analysées les caractéristiques linguistiques de la vieille version syriaque : on a souligné le caractère archaïque de sa langue, proche de l'araméen occidental. Enfin la question est posée du modèle grec : la vieille syriaque est un des témoins du texte dit occidental.

La Peshitta fait l'objet de la première contribution d'Andreas Juckel (« La Peshitta du Nouveau Testament (*Corpus Paulinum*) : Histoire du texte et histoire de la transmission »). À un éditeur de la Peshitta du Nouveau Testament incombe la tâche de présenter de manière critique une tradition abondante et très uniforme. Mais en quel sens une édition de la Peshitta peut-elle être critique ? L'auteur discute en quoi la nouvelle édition du *Corpus Paulinum* a été influencée par l'édition des Évangiles par Gwilliam (triple inspiration : règle mécanique pour la *constitutio* du texte, évaluation critique de l'uniformité textuelle, maîtrise de l'abondance de la tradition textuelle possible grâce à des collations partielles). On trouvera dans cette contribution une liste des manuscrits utilisés dans la nouvelle édition de la Peshitta du *Corpus Paulinum* et répartis en trois périodes (période pré-massorétique/byzantine ca 400-700, période massorétique ancienne/islamique ancienne ca 700-1200 et période massorétique récente/islamique récente à partir de 1200).

Andreas Juckel (« La version harklénienne du Nouveau Testament : forme, intention, tradition ») consacre sa seconde contribution à la version harklénienne. Cette version, qui entend traduire mot à mot le grec (*verbum e verbo exprimere*), est l'œuvre de Thomas de Harkel et de ses compagnons ; elle a été réalisée en 615-616. Juckel montre combien – et c'est un paradoxe – la Harklénienne est pensée et construite comme texte *grec*. En effet la Harklénienne, qui est une traduction spéciale de l'Église miaphysite syriaque, se caractérise par un style de traduction grécisant à l'extrême. En cela elle ressemble beaucoup à la Syro-hexaplaire de l'Ancien Testament dont elle s'inspire du reste. Juckel analyse également les rapports entre la Philoxénienne et la Harklénienne. La Harklénienne contient un appareil des variantes, ainsi que des souscriptions à la fin des ensembles de livres constituant le Nouveau Testament. L'auteur montre en quoi ces données paratextuelles sont importantes pour comprendre le projet de Thomas.

Il vient d'être question de paratexte. C'est précisément le sujet de l'article de Jonathan Loopstra (« Le Nouveau Testament dans les manuscrits syriaques massorétiques : où en sommes-nous ? »). Jusqu'il y a peu, les manuscrits de la « massore » syriaque ont été peu étudiés, en grande partie pour la raison que ces manuscrits se présentent comme de fastidieuses listes de mots et de phrases extraites de la Bible syriaque et d'autres écrits, qui entendent préserver la prononciation et l'orthographe traditionnelles. Malgré l'absence de texte critique de la massore du Nouveau Testament en syriaque, ces manuscrits aident à mieux comprendre les différences entre Syro-orientaux et Syro-occidentaux concernant la manière de lire le Nouveau Testament. Les grammairiens et les lexicographes modernes auraient tout intérêt à étudier davantage ces détails.

Les études syriaques ont eu tendance à se focaliser sur le texte de la Bible syriaque, sur ses différentes versions et sur ses variantes textuelles, mais elles ont largement négligé le cadre rituel dans lequel ces textes étaient lus. Gerard Rouwhorst (« La lecture liturgique du Nouveau Testament dans les Églises syriaques ») présente les travaux des quelques rares pionniers en la matière, en particulier Francis Burkitt et Anton Baumstark. Il nous introduit aux différents systèmes de lecture (syro-orientaux et syro-occidentaux), ainsi qu'à leurs sources, en particulier les lectionnaires, les *hudre* et le *fanqithe* (ou bréviaires festifs).

Deux contributions sont consacrées aux citations patristiques. Dominique Gonnet (« Les citations patristiques syriaques du Nouveau Testament ») passe en revue un certain nombre d'auteurs syriaques dans les œuvres desquels apparaissent des citations du Nouveau Testament, sous quelque forme que ce soit – et c'est là tout l'intérêt de la recherche. Il fait remarquer que l'auteur utilise souvent librement le matériau biblique

pour l'enrichir ou l'adapter. Il peut être façonné par une version qu'il a mémorisée et être à l'occasion un précieux témoin d'un document écrit que nous ne possédons plus.

Jean-Louis Simonet (« Les citations des Actes des Apôtres dans la littérature syriaque : la *Vetus Syra* et la première version arménienne ») se penche plus précisément sur le cas des Actes des Apôtres. Il entend rattacher les citations des Actes chez les auteurs syriaques aux versions identifiables de la Bible syriaque, dont la Vieille syriaque fut la première, et montrer que la première version arménienne des Actes fut bel et bien réalisée à partir de cette *Vetus Syra*. On doit se tourner vers les citations patristiques puisqu'il n'existe aucun manuscrit de la Vieille version syriaque des Actes. L'auteur a relevé des citations des Actes dans 92 auteurs syriaques, tous ici identifiés. Elles donnent un accès considérable à la *Vetus Syra* des Actes et même à différents états de son texte.

Le volume s'achève sur la contribution de Robert J. Wilkinson (« Les éditions imprimées de la Peshitta syriaque du Nouveau Testament ») qui fait le point sur les éditions, depuis l'*editio princeps* de Widmanstetter parue à Vienne en 1555 jusqu'aux éditions plus récentes. Il éclaire le contexte historique qui a mené en Occident d'abord à une découverte du syriaque, puis aux éditions successives de la Peshitta du Nouveau Testament. Chacune de ces éditions est présentée dans le détail : manuscrits utilisés, auteurs, caractères typographiques, préfaces, compléments, motivations et convictions des auteurs, etc.

Quasiment derrière chacune des contributions qui viennent d'être présentées se profile la question du texte grec. La tradition syriaque, qui a notamment transmis l'un des plus anciens témoins du texte, offre en effet un intérêt majeur pour l'étude de l'histoire du texte grec du Nouveau Testament et de ses principales recensions. Le texte occidental et le texte byzantin ou standard – dans une moindre mesure le texte alexandrin – ont, à tour de rôle, laissé leur empreinte sur chacune des versions syriaques du Nouveau Testament. On a même tenté d'en reconstituer le libellé grec. L'entreprise était risquée dans le cas des Vieilles versions syriaques ; elle l'est beaucoup moins dans le cas de la Harklénienne (qui est une traduction-miroir).